

Vindictif (Le), drame en cinq actes, et en vers libres

Auteur : Dudoyer de Gastels, Gérard (1732-1797)

Description & Analyse

DescriptionDrame en 5 actes et en vers libres, représenté pour la première fois par les Comédiens français ordinaires du Roi, le 2 Juillet 1774

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

81 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(drame\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du document University of Toronto - Robarts -
urn:oclc:record:830970077

Informations sur le document

GenreThéâtre (Drame)
Éléments codicologiques94 p. dont 79 numérotées
Date1774
LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

Citer cette page

Dudoyer de Gastels, Gérard (1732-1797), *Vindictif (Le)*, drame en cinq actes, et en vers libres, 1774

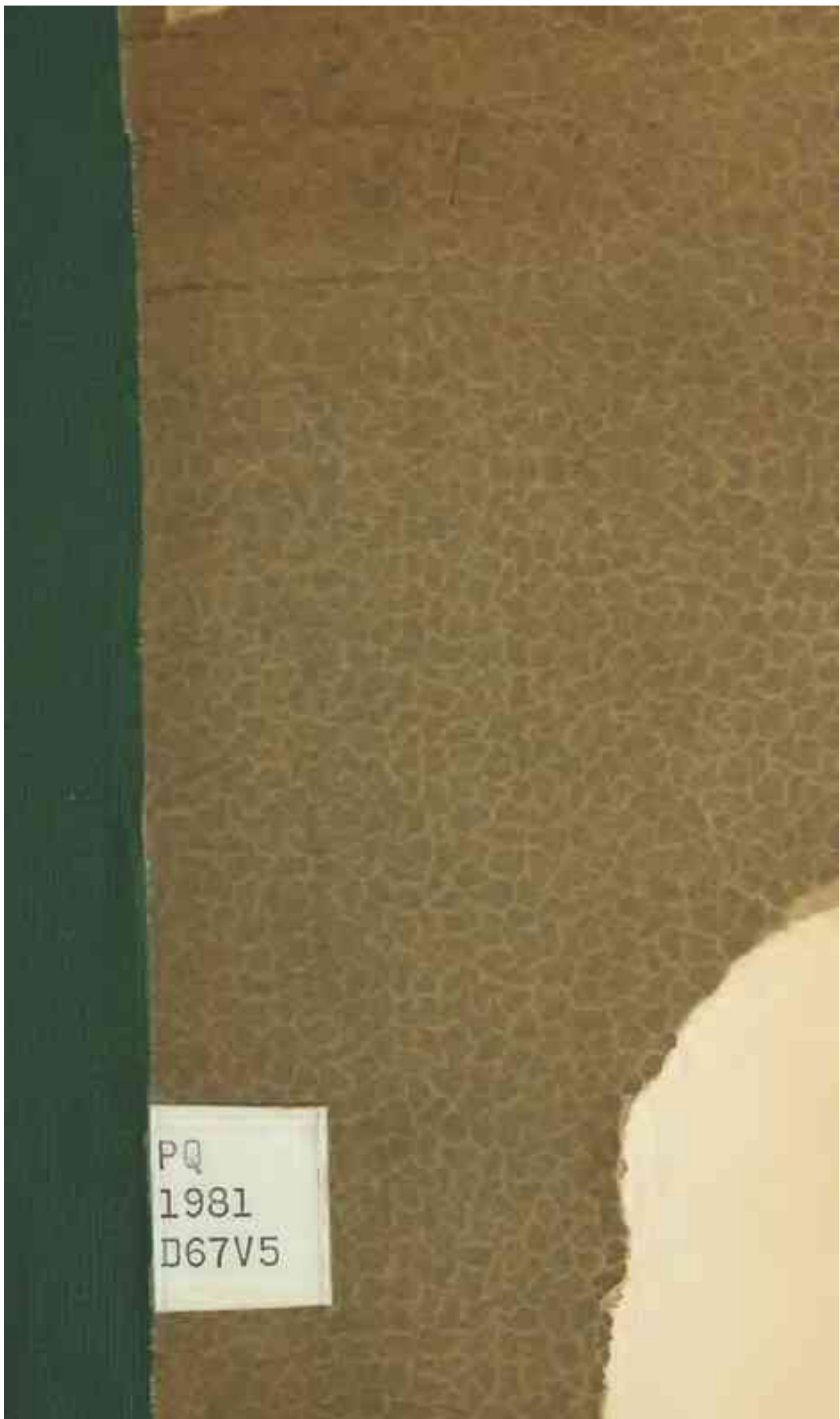
Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/401>

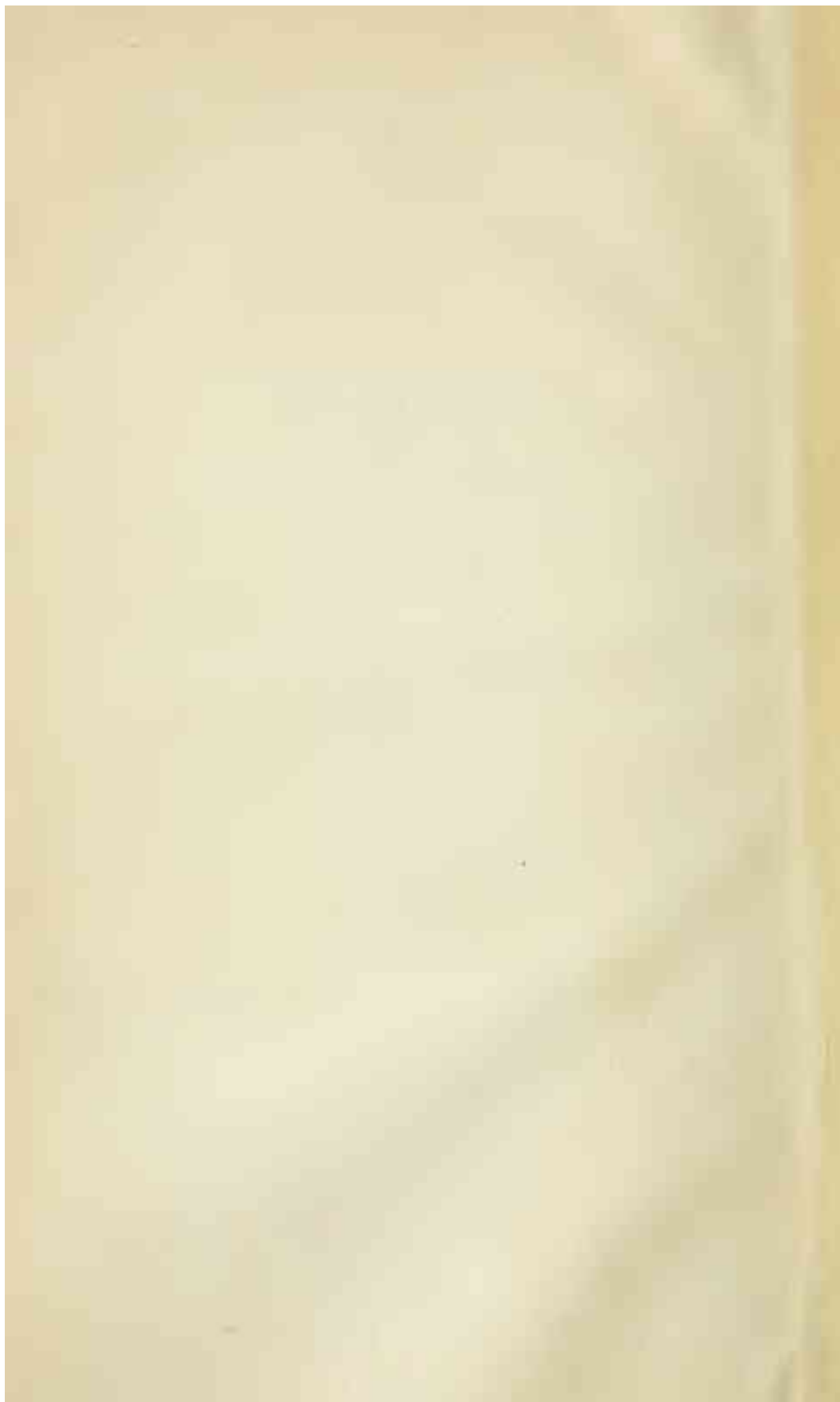
Copier

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023









LF
D8513vi

LE

VINDICATIF,
D R A M E
EN CINQ ACTES,

Et en vers libres ;

*Représenté, pour la première fois, par les Comédiens
François Ordinaires du Roi, le 2 Juillet 1774.*

[Dudoyer de Gastel, Gérard]

La mere en preferira la lecture à sa fille. . .

MÉTROMANIE.

Prix, 30 sols.

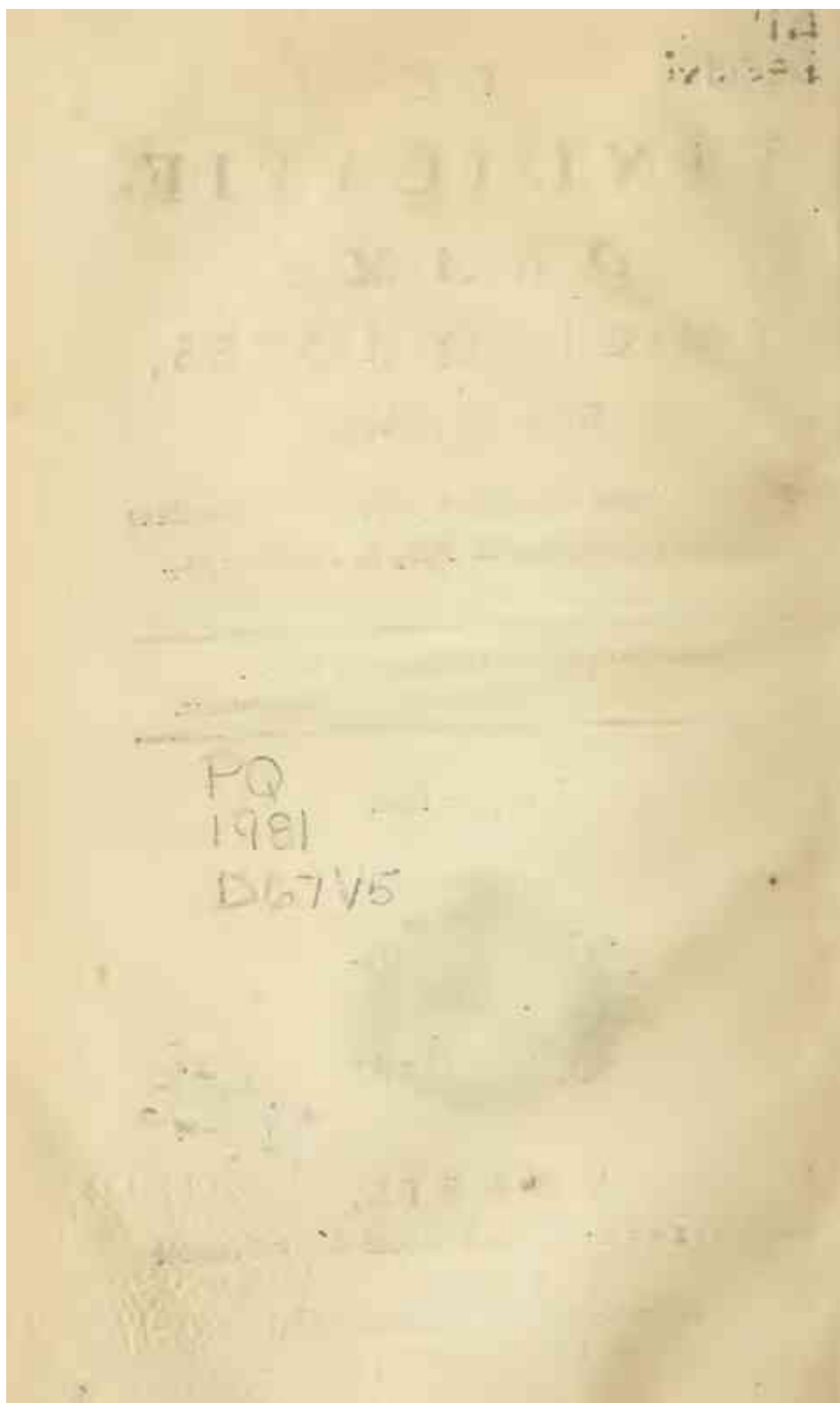


448745
1-7-46

A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie
Françoise.

M. DCC. LXXIV.



P R É F A C E.

J'AI voulu inspirer l'horreur de la vengeance ; j'ai voulu prouver que les affections les plus douces , les liens les plus tendres , les sentiments les plus chers à l'humanité , ne pouvoient rien sur une passion qui prend sa source dans un amour-propre immodéré & inflexible. Quel exemple plus frappant de cette vérité qu'un frere qui trame avec noirceur & dissimulation le malheur de son frere , & qui se voit enfin démasqué , couvert d'opprobre , déchu d'un grand nom , & forcé d'errer sur la terre , sans parents , sans amis & sans asyle ! Qui ne frémit lorsqu'il appercevra dans soi-même le germe du ressentiment ! & qui ne s'empressera de l'étouffer dès sa naissance , dans l'appréhension des excès terribles où il peut le conduire ! Voilà quel étoit mon but. Le Lecteur se plaindra peut-être de ne pas trouver ce but rempli. *Le Vindictif* , dont la Piece porte le titre , ne lui paroitra qu'un personnage subordonné ; cela est vrai. Son caractère ayant révolté le Public à la premiere représentation , j'ai été forcé de l'adoucir , de le mutiler , de substituer l'adresse à la force , de le montrer moins aux yeux du Spectateur , & de le faire agir le plus souvent derriere la scene. Je m'étois livré à la suite des idées que ce caractère m'avoit présentées. Peut-être avois-je suivi l'ordre naturel , mais j'avois manqué l'ordre théâtral ; & ce sont deux fils qui doivent toujours être enlacés l'un dans l'autre. Je périssois victime de l'indignation que *le Vindictif* excitoit. La partie intéressante de mon Ouvrage m'a servi de planche dans le naufrage. J'ai eu le bonheur d'attendrir & de faire répandre des larmes. Le Public , aux représentations suivantes , a accueilli mon Ouvrage avec indulgence. J'en ressens tout le prix ; & je ne peux mieux reconnoître ses bontés , qu'en tâchant de les mériter , & en lui pré-

sentant des productions plus dignes de son estime.

Peut-être me pardonnera-t-on de faire ici quelques questions aux Détracteurs du *Drame*. Est-ce au mot que vous en voulez, pourroit-on leur demander, ou bien à la chose? est-ce le mot qui vous déplaît? Mais puisque la *Tragédie*, dans l'acception actuelle, est un Poëme héroïque, puisque l'usage a restreint le mot *Comédie* à signifier un Poëme gai & plaisant, pourquoi ne pas admettre un terme nécessaire pour désigner le genre intermédiaire? Est-ce le genre que vous voulez proscrire? Mais de bonne foi, avez-vous fait vœu de ne verser des larmes & de ne frémir que sur les malheurs des Rois & sur les bouleversements des États? la dignité de votre ame est-elle compromise lorsque vous vous sentez ému par les douleurs d'un pere, d'un fils, d'un amant, d'une épouse? n'êtes-vous qu'un être politique? & n'êtes-vous pas bien plutôt un être moral, sensible, & appartenant malgré vous-même à la Nature? Croyez-vous que la *Gouvernante* & l'*Ecole des Meres* n'honorent pas l'esprit humain? pensez-vous que les Auteurs de *Cinna* & du *Misanthrope* n'eussent pas accueilli & admiré ce génie aimable, qui peignit la Vertu des couleurs les plus séduisantes, dont les vers enchanteurs s'insinuerent dans toutes les ames, & qui se frayant une route nouvelle, parvint au même but que la *Tragédie* & la *Comédie*, quoique par des moyens différents? En effet, malgré toutes les disputes, la Poésie, ainsi que les Lettres, ne peut avoir d'autre but que de ramener les hommes à la vérité & à l'amour de leurs devoirs. L'agrément est nécessaire, sans doute, mais il doit cacher l'instruction. Ainsi le mauvais genre est celui d'où il ne résulte rien; le genre monstrueux, celui qui déprave les mœurs; & le bon genre, le vrai genre, est celui qui, peignant l'homme à l'homme même, le force de rougir de ses travers & de s'en corriger. Que ce soit une *Tragédie*, une *Comédie*,

un *Drame*, un *Poëme sans nom*, peu importe. L'homme est par sa nature enclin à la *malignité* ; mais il est en même temps susceptible de *compassion*. Il suffit de se regarder un instant soi-même pour être convaincu de cette vérité. C'est en mettant à profit ces penchans naturels, c'est en excitant le *rire* ou l'*intérêt*, que le Poëte parvient à nous rendre plus utiles & plus agréables aux autres & à nous-mêmes. Choisissons celui des deux ressorts que nous savons le mieux manier ; mais quel que soit notre choix, ne perdons pas de vue notre but, & regardons celui qui a le bonheur d'y atteindre comme le bienfaiteur de l'humanité.

Je finis en transcrivant un passage de *Corneille*. Créateur de la *Tragédie* & même de la *Comédie*, puisque le *Menteur* a précédé les *Comédies de Molière*, ce grand homme a connu le genre intermédiaire & l'a justifié d'avance.

» Je dirai plus, Monsieur, la *Tragédie* doit ex-
» citer de la pitié & de la crainte.... Or s'il est vrai
» que ce dernier sentiment ne s'excite en nous, par
» la représentation, que quand nous voyons souff-
» frir nos semblables, & que leurs infortunes nous
» en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai
» aussi qu'il y pourroit être excité plus fortement par
» la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre
» condition, à qui nous ressemblons tout-à-fait, que
» par l'image de ceux qui font trébucher de leurs
» trônes les plus grands Monarques, avec qui nous
» n'avons aucun rapport, qu'en tant que nous sommes
» susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce
» précipice, ce qui ne se rencontre pas toujours ».
(*Epître à M. de Zulichem, servant de Préface à Dom Sanche d'Arragon*).



A C T E U R S.

MISS VORTHY, Femme de *Sir-James*, cachée sous le nom de *Mistrifs Fleins*. *M^{lle} Doligny*,

MILORD SAINT-ALBANS, Chef de Justice, Pere de *Sir S. Albans* & de *Sir James*. *M. Brizard.*

SIR-SAINT-ALBANS, Fils aîné de *Milord S. Albans*. *M. Prévile.*

SIR-JAMES, second Fils de *Milord S. Albans*, caché sous le nom de *Monseur Fleins*. *M. Molé.*

MILORD DÉLY. *M. Monvel.*

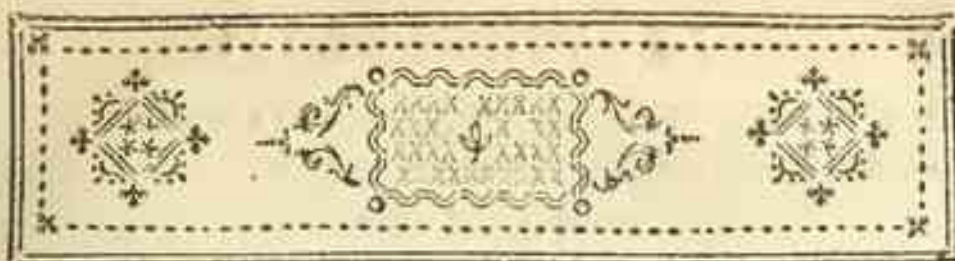
UN SERGENT, ou *Baillif privilégié*. *M. Dalainval.*

VILSON, Valet-de-Chambre de *Milord S. Albans*. *M. Dauberval.*

DEUX TÉMOINS.

Une Troupe d'*Archers* qui accompagnent les *Témoins*.

La Scene est à Londres, & se passe, durant les quatre premiers Actes, dans une Chambre de Mistrifs Fleins, & durant le cinquieme dans la Salle d'Audience de Milord S. Albans.



L E
VINDICATIF,
D R A M E.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une chambre modeste-
ment meublée, des pinceaux : des desseins ;
des boîtes sont sur une table. On voit dans
la chambre une commode, une armoire, &c.*

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR ET MADAME FLEINS.

MISTRISS FLEINS.

VAS, ne crains rien ; mon cœur est à toi sans retour.

FLEINS.

Ah ! si tu connoissois l'excès de mon amour !

MISTRISS.

Tu m'aimes, je le fais, & je suis trop heureuse.

Mais je voudrois pour toi, pour ton bonheur,
Que tu pusses te vaincre, & dompter ton humeur.

Ton ame est droite & généreuse ;

A

Il n'est point de vertu dont tu ne sois rempli.
Cesses d'être jaloux ; tu feras accompli.

F L E I N S.

Ah ! n'appréhende plus ; mon respect fera taire
Ce mouvement involontaire
Qui subjugué les sens , & prévient la raison ,
Qui fait naître la crainte , & le triste soupçon.
Je n'ai point d'un jaloux le sombre caractère ;
Je crains tout ce qui peut approcher de ton cœur :
Mais sur le reste , au moins , je suis sans défiance ,
Et je vois près de toi , sans trouble & sans terreur ,
Saint-Albans & Dély.

M I S T R I S S , *souriant.*

Beau sujet d'espérance !

Tu ne crains point Dély ?... Comment le craindrois-tu ?

Modeste , honnête , ami de la vertu ,
Il ne connoît encor ni la Cour , ni la Ville ;
Il n'a pas eu le temps d'en prendre les travers :
Peu fait pour un monde pervers ,
Il ouvre à la sagesse un cœur simple & docile ,
Qui doit , auprès de nous , lui servir de garant.
A Mylord Saint-Albans confié par son pere ,
Il n'a d'autre conseil , d'autre ami que ton frere.

F L E I N S.

Mais enfin il ignore , & ton nom & ton rang ;
Il te voit comme une ouvrière ,
Vigilante , attentive , aimant bien son mari.
Un tel objet peut plaire aux regards de Dély.

M I S T R I S S , *un peu sérieusement.*

Ne prétendez-vous point aussi que votre frere ! . . .

ACTE I.

3

FLEINS.

Mon frere ! Je suis loin d'en devenir jaloux ;
Apprenez cependant qu'il fut épris de vous ;
Apprenez

MISTRESS.

Amoureux, Saint-Albans ! lui !

FLEINS.

Lui-même.

Je n'ai point confié ce secret à ta foi ,
J'ai craint de rougir devant toi ;
Connois mon cœur ; connois mon injustice extrême :
Je revenois d'*Oxford* ; bien-tôt Sir Saint-Albans
M'ouvrit avec transport ses secrets sentiments ;
Je fus, pour son malheur, confident de sa flamme.
Tes froideurs le rendoient incertain & confus ;
Et sa fierté craignant d'éprouver un refus ,
Il emprunta mes yeux pour lire dans ton ame.
Je te vis , & soudain je me sentis charmer ,
Un transport inconnu me contraignit d'aimer.
De combien de remords ma flamme fut suivie !
Je me représentai la bonne-foi trahie ,
Mon frere, son espoir, ses regrets . . . vains efforts !
L'amour qui m'entraînoit, surmonta mes remords.
Saint-Albans (ce fut là mon plus cruel supplice) ,
Saint-Albans s'aperçut de mon amour, du tien.
Sir-James, me dit-il, mon intérêt n'est rien ;
Je vous en fais le sacrifice.
Mis Vorthy vous préfère, il suffit, j'y consens,
Épousez-la. Ces mots troublèrent tous mes sens.

A ij

Sa générosité combloit ma perfidie
Je voulois à ses yeux me priver de la vie,
J'embrassois ses genoux il plaignit mon erreur,
Excusa ma jeunesse, & r'assura mon cœur.
Bien-tôt l'inimitié, contre toute aparence!
De ton pere & du mien rompit l'intelligence.
Un pere dur, terrible, & dont la fermeté
Ne souffre point qu'on manque à son autorité,
Un pere devant qui j'ai tremblé dès l'enfance,
M'ordonna d'oublier jusqu'au nom de Vorthy.
Tu fais mon désespoir, toi qui l'as ressenti!
Eh bien! dans ces moments de fureurs & d'alarmes,
Mon frere me calmoit, prenoit part à mes larmes,
Je pensois à toi seule; il daignoit m'en parler;
Et ses soins généreux savoient me consoler.
Tu vois que nos malheurs augmentent sa constance.
Depuis que nous l'avons instruit de notre sort,
Malgré la loi d'un pere, & malgré mon offense
(Tant d'amitié ne sert qu'à redoubler mon tort)
Il nous voit, nous console, & plaint notre souffrance;
Son assiduité palle notre espérance,
Il calme par degrés un pere furieux
Il me rend près de lui des soins officieux.
Ah! son amour pour toi, quoique vif & sincere,
N'a fait que déployer son noble caractère;
J'admire ses vertus; j'aspire à l'imiter,
Et je me haïrois d'oser le suspecter.

MISTRISS.

Tu dis vrai. Je te crois. Mais veux-tu m'écouter?

Je n'ai point su l'amour qu'avoit pour moi ton frere ;
Je vois pourquoi tu m'en as fait mystere ;
Je t'approuve : mais vas ; s'il t'arrive jamais
De former un soupçon , une ombre , une chimere ,
Promets d'en arrêter à l'instant le progrès :
Promets-moi de venir vers celle qui t'est chere ,
D'épancher dans son sein tes troubles inquiets.
Le reproche déplaît ; la candeur intéresse.
Tu me le promets bien ?

F L E I N S.

Oui , ma chere maîtresse ,
Ma femme , mon amie ; oui , je te le promets.
O rendre moitié de moi-même !
Comment payer tes soins , & ton amour extrême ?
Tu t'es confiée à ma foi ;
Par les nœuds les plus saints , enchaînée avec moi ,
Tu souffres le travail , tu braves la misere ,
Toi , fille unique , & puissante héritiere ,
Toi , fille de Vorthy ! toi , Milady !

M I S T R I S S.

Tais-toi.
Je respecte & j'aime mon pere ;
J'espere le fléchir , & calmer sa colere.
Le reste m'est égal ; je t'aime , il me suffit.
Oui , Mistriss Fleins ; oui , Mis Vorthy ,
Je suis heureuse , & je suis ta Lady.

F L E I N S.

Heureuse ! ... la vertu devoit l'être sans doute.
Mais , vois mon désespoir , & combien je te coûte.

Vois quel est de mon cœur le trait envenimé ;
Vois combien mon amour a lieu d'être alarmé ,
Et pardonne un effroi cruel , involontaire ,
Qui vient de ton état , non de mon caractère.
Toi qui , sans moi , tranquille au sein de la grandeur ,
De mille adorateurs te verrois entourée ;
Toi , le sang des Vorthy , dont la tige honorée
Ne le cede qu'aux Rois , & touche à leur splendeur ;
Fugitive , proscrite , à ton pere arrachée ,
Sous un état obscur indignement cachée ,
Tes jours sont avilis dans le sein des travaux :
Ah ! mon pere ! le Ciel qui vous fit inflexible ,
Devoit-il me donner un cœur tendre & sensible ?
Sa sévérité seule a produit tous mes maux.
Sans lui , Milord Vorthy se rendoit à ma flamme ,
Et par son propre choix tu devenois ma femme ;
Mon pere le refuse , & semble le braver :
Leur rupture imprévue à jamais nous sépare ;
Et moi , désespéré d'un arrêt si barbare ,
J'ai vaincu tes frayeurs , & j'ai su t'enlever :
Pourquoi ? . . . pour te livrer en proie à l'indigence.

Depuis un an que l'hymen nous unit ,
Je ne vis que par toi ; ton travail me nourrit ;
Et comment conserver un reste de constance ?
Tu peux à chaque instant perdre la liberté.

Mistris Valler , Tomlinson , & d'Armance ,
Qui nous ont secourus dans la nécessité ,
Peuvent à chaque instant exiger leur créance :
Ah ! ma chere Vorthy !

A C T E I.

7.

MISTRISS.

Sir James , réponds moi ,
M'aimes-tu ?

FLEINS.

Tu le fais.

MISTRISS.

J'en veux un témoignage.

FLEINS.

Ah ! parles.

MISTRISS.

Change un si triste langage.

Bannis un désespoir trop peu digne de toi.

Je veux que mon amant ait bien plus de courage.

L'argent que nous devons , nous saurons l'acquitter.

Nos créanciers vivent dans l'opulence ,

Et n'ont point de motifs pour nous inquiéter.

Le reste est chimérique , & ton discours m'offense.

Qu'ai-je donc fait pour toi ? N'es-tu pas Saint-Alban ?

Nos peres n'ont-ils pas tous deux le même rang ?

Quelle est dans Londres la famille

Qui ne crût s'honorer en te donnant sa fille ?

Je t'ai tout immolé ? . . . Ne le devois-je pas ?

J'ai suivi ton exemple , & marché sur tes pas.

Si j'exerce un talent agréable & facile ;

Si le crayon & le pinceau ,

Qui furent mes plaisirs au sortir du berceau ,

Deviennent dans mes mains une ressource utile ,

Mon talent ne doit-il rien du tout à tes soins ?
 Et peux-tu m'envier , sans me faire un outrage ,
 L'aimable & flatteur avantage ,
 De te servir moi-même de mes mains ?
 Mon travail te soutient ; tu le dis : eh ! bien ! soit ;
 L'amant doit obéir , lorsque l'Amour l'ordonne.
 Vas ; le plus généreux est celui qui reçoit :
 Le plus heureux , celui qui donne.

F L E I N S.

Ah ! pardon ! tes accens ont ranimé mon cœur.
 J'étouffe un vain scrupule , un triste & faux honneur.
 Sois , puisque tu le veux , l'arbitre de ma vie ;
 Te plaire & t'obéir est ma seule grandeur.

M I S T R I S S.

Tu ne me donnes rien que mon cœur ne te rende...
 Mais tiens , prends ces desseins , & vas-t'en chez
 Provende ;
 Si par hasard on me demande ,
 Je t'y joindrai.

(*Fleins l'embrasse & sort. Mistriss le conduit des
 yeux , &c.*)



SCÈNE

SCENE II.

MISTRISS, *seule, assise, tenant un pinceau.*

MON bonheur est parfait.
On n'a jamais aimé comme il m'aime en effet !
Aimer ! . . . ah ! que ce mot est doux à mon oreille ! . . .
L'ambitieux s'agite, & l'ennui fuit ses pas.
Envain la vanité le flatte, le conseille ;
Il cherche le bonheur, & ne le trouve pas.
Insensé ! . . . l'amour seul le promet & le donne.

SCENE III.

MISTRISS, Sir SAINT-ALBANS,
Milord DÉLY.

MISTRISS *voyant entrer, fait mine de se lever, & dit :*

SIR Saint-Albans

SAINT-ALBANS, *l'empêchant de se lever.*

Mistress ; c'est sans vous détourner.
Monsieur Fleins ?

MISTRISS.

Est parti.

Milord DÉLY, *considérant des ouvrages de Mistress.*

Pardonnez : je m'étonne,

B

Que possédant un si rare talent,
 Dans un cercle borné vous resserriez vos vues.
 Que n'entreprenez-vous un ouvrage important?

M I S T R I S S.

Milord, c'est mon état, & ma vie en dépend.
 Ces bagatelles-là sont aisément vendues;
 L'ouvrage n'est pas long. *Peindre* est bien différent.
 Je n'ai ni le talent, ni le temps nécessaire...

S A I N T - A L B A N S.

On pourroit vous aider. Ce n'est pas une affaire...

M I S T R I S S.

Mille graces.

Un Commissionnaire.

Mistrifs, Monsieur Fleins vous attend.

M I S T R I S S.

Vous permettez? Il faut que je vous quitte.
 Je vous laisse tous deux maîtres de la maison.

S C E N E I V.

Milord DÉLY, Sir SAINT-ALBANS.

M I L O R D.

ENTRE elle & nos Ladys, quelle comparaison!
 Quelle aimable & sage conduite!
 Quel trésor de simplicité!
 Que la sagesse plait unie à la beauté!

Je me sens attiré , j'éprouve en sa présence
Ce charme pur qui suit & pare l'innocence.
Sa grace , sa douceur , ce naturel heureux

Sir S A I N T - A L B A N S , *l'interrompant.*
Que de pièges , Milord , pour un cœur généreux !

M I L O R D.

Vous m'étonnez : Mistriss a vraiment du mérite ,
Et

S A I N T - A L B A N S , *l'interrompant.*

Le mérite plait , il séduit , il irrite ,
Et l'on se trouve pris sans s'en être douté.
Mais Milord , je connois votre sincérité.
Pourquoi vous déguiser dans cette circonstance ?
Pensez-vous échapper à des yeux pénétrants ,
Et n'ai-je pas des droits à votre confiance ?
Vous connoissez par moi ces deux honnêtes gens.
D'abord vous admiriez l'instinct de la nature ,
 Qui sous les doigts de Mistriss Fleins ,
 Colorioit , ébauchoit des desseins ;
Et souvent faisissoit l'esprit de la peinture.
Mais l'Artiste bien tôt a fixé vos regards ;
Par fois vous oubliez d'applaudir à l'ouvrage ,
Et la personne seule attire votre hommage.

M I L O R D.

Rien n'est plus simple à tous égards.
Ma jeunesse est remise aux soins de votre pere ;
Je suis auprès de lui ce qu'y fut votre frere ,

Bij

Ce frere malheureux, que je n'ai point connu,
Et que ses erreurs ont perdu.

Je n'en suis point surpris, combien d'écueils à Londres,
Et combien cette ville a droit de me confondre!

Mon cœur s'y trouve resserré,
Et je n'y puis sentir & penser à mon gré.

Jugez quel est mon bonheur & ma joie
De connoître un esprit vrai; simple, intéressant,

Où la nature se déploie,
Qui sent avec justesse, & qui dit ce qu'il sent!
Vous-même... Je conviens que votre bienfaisance
Est l'unique motif qui vous appelle ici.

Vous m'avez dit, & je le crois ainsi,
Qu'une raison secrete, & de grande importance
Vous attachoit au bonheur de Mistrifs.
Mais, si vous n'estimiez son heureux caractère,
Si ses vertus pour vous n'étoient du plus grand prix,
Vous la verriez bien moins,

S A I N T - A L B A N S.

Oh! c'est une autre affaire...
Pour me persuader, tous vos efforts sont vains,
Et je lis malgré vous dans vos propres desseins;
Vous l'aimez, & bien-tôt vous voudrez la séduire:
On aime la vertu; mais c'est pour la détruire.

M I L O R D, *d'un ton fâché.*

Sir Saint-Albans!

S A I N T - A L B A N S.

Déjà... mais pourquoi vous fâcher?
Mistrifs a de quoi plaire, & peut vous attacher.

Pourquoi nier votre défaite ?
Allons, Milord , avonez-moi la dette :
Me prenez-vous pour un rival ?

MILORD , *souriant.*

Un rival !... oh ! vous pouvez l'être ;
J'y consens de bon cœur : & cela m'est égal.

sérieusement.

Vous & moi nous pouvons connoître
Que la conquête de Mistress
Est une conquête impossible ;
Et si son cœur est d'un grand prix ,
C'est qu'à ses seuls devoirs il se montre sensible.

SAINT-ALBANS.

Ainsi, vous n'aimez pas ?

MILORD , *troublé.*

Qui ?

SAINT-ALBANS.

Mistress Fleins.

MILORD.

Moi ? non.

J'ai du respect, de l'estime , du zèle ;
Et tous mes sentimens pour elle
Sont avoués par la raison.

SAINT-ALBANS.

Je respecte le platonisme ;
Mais je vous avouerai, Milord ,
Qu'on est bien revenu d'un pareil héroïsme :
Et, dans le fonds, a-t-on grand tort ?

MILORD.

Chacun a son avis; pour moi, je le confesse,
Telle est ma force ou ma foiblesse,
Et tels sont à mes yeux les droits de la vertu!
Si, par un malheur imprévu,
Pour un objet touchant, vertueux, respectable,
Je sentoís un amour coupable;
Je voudrois lui cacher mon funeste secret.
S'il m'échappoit, ce feroit à regret.
Et mon tourment en devint-il extrême!
Je ne combattrois que moi-même.

S A I N T - A L B A N S.

Eh! bien! c'en est fait: je me rends.
De grace, pardonnez cette épreuve à mon zele.
L'Amour est un guide infidèle,
Et je craignois pour vous ses secrets mouvements.
Combien de mes amis ruinés pour des femmes!
Sachant l'état de ces gens-ci;
Sachant ce que l'Amour peut sur les belles ames:
Je craignois de vous voir vous embarquer ici.

MILORD.

Comment? que dites-vous?

S A I N T - A L B A N S.

Selon toute apparence
Vous savez, comme moi, qu'ils sont très endettés.
Je tremble chaque jour qu'ils ne soient arrêtés.
Ils ont pour créanciers Tomlinson & d'Armanche.

Et qui fait ? ... un décret est bien vite obtenu.
Moi, je suis en tutelle, & je dépends d'un pere.

M I L O R D.

Vous me faites frémir. Et comment la misère
Ose-t-elle approcher l'honneur & la vertu ? ...
Sir Saint-Albans ... Tomlinson & d'Armance
Font le commerce avec honneur ;
Ils ont de la fortune ; ils vivent dans l'aisance ;
Ils respecteront le malheur ,
Et ne réduiront pas Mistrifs à l'indigence.
Il est si doux d'obliger ! L'opulence
N'a point d'autre droit au bonheur.
Adieu , mon ami.

S A I N T - A L B A N S.

Serviteur.

(*Milord Dély sort*).

S C E N E V.

S A I N T - A L B A N S *seul*.

J'AI découvert enfin , j'ai pénétré qu'il aime !
A son âge on s'ignore , on se trompe soi-même.
Tout déceale dans lui l'amour & les remords.
C'est un captif luttant contre sa chaîne ,
Qui fait pour la briser d'inutiles efforts ,
Et sa vertu fera l'instrument de ma haine.

Il sort : il va payer . . . sous le sceau du secret . . .
Que m'importe ? . . . Valler est à ma bienfiance ;
Un fait prouvera l'autre : & malgré sa prudence ,
Dély fera connu pour l'auteur du bienfait ;
Ses feux si réservés seront en évidence :

Oui, c'en est fait ; je triomphe ; & Dély
Me venge de Sir-Jame & de sa Miss Vorthy.

Quoi ! pour troubler leur ardeur mutuelle ,
J'aurai de leurs parents excité la querelle !
J'aurai caché l'affront qu'a subi ma fierté
Sous le masque gênant d'une fausse bonté !
Je les aurai flattés pour tâcher de leur nuire !
J'aurai servi leurs feux , afin de les détruire !
Et pour fruit de mes soins , leur amour odieux
Affligera sans cesse , & mon cœur , & mes yeux . . .
Au sein de la bassesse , en proie à l'indigence ,
Ils sont heureux ! . . . & moi , respirant la vengeance ,
Dévoré de regrets , enivré de fureur . . .
Frere ingrat & cruel , avec quelle insolence
Tu trahis mes desseins ! Tu déchiras mon cœur ! . . .
Allons ; & du perfide exerçons la constance.
J'ai su déjà , j'ai su par des chemins trompeurs ,
A pas lents , mais certains , gagner sa confiance.
Je connois ses soupçons & ses folles terreurs.
Il est jeune , bouillant , & sans expérience.
Mais , fût-il plus habile , eût-il moins d'imprudence !
Je saurai le punir , & venger mon ennui.
Je suis maître de moi : je le ferai de lui.

Fin du premier Acte.

ACTE

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Monfieur FLEINS, Sir SAINT-ALBANS.

F L E I N S.

En quoi! je ne puis donc adoucir fa colere!
Je ne puis embrasser les genoux paternels?
La haine & le couroux font-ils donc éternels?

S A I N T - A L B A N S.

La haine vous est étrangere,
Et vous méconnoiffez son ascendant fatal.
Mais il est des esprits d'un autre caractère,
Qui sentant vivement & le bien & le mal
En confervent fans celle un souvenir égal,
Qui ne peuvent jamais oublier une offense,
Et goutent à loisir les fruits de la vengeance.

Tel est celui qui nous donna le jour.
Vous avez violé son expresse défense;
Vous avez épousé l'objet de votre amour.
Il n'est, je l'avoueraï, pour vous nulle espérance.

F L E I N S.

Nulle espérance! Un pere!... Et quel crime est le mien?
C'est lui qui de sa main a tissé ce lien.
Il me parloit de Mifs; il vantoit sa naissance,
Ses charmes, ses vertus, son rang, son opulence;

C

Durant deux ans entiers il a paru charmé
 De savoir que j'aimois, & que j'étois aimé.
 Ce nœud cher à mon cœur alloit être formé.
 Je recevois le prix de mon ardeur fidele,
 Il m'ordonne de rompre, & de vivre sans elle.
 Le pouvois-je grand Dieu!... Mais dussé-je à ses yeux
 Être encor plus coupable, encor plus odieux!
 Dussé-je, errant, caché, vil rebut de mon pere,
 Éprouver tous les maux qui suivent la misere!....
 Un seul regard de Mifs, un seul son de sa voix,
 Me soutient, me console, & me charme à la fois.
 Mon frere, j'en conviens; oui, la seule présence
 Fait naître dans mon cœur la crainte ou l'espérance;
 Seule elle peut combler ou détruire mes vœux,
 Et me rendre à jamais heureux ou malheureux.

S A I N T - A L B A N S.

Vous méritez que Mifs vous aime & vous adore....
 Mais cependant mon pere ignore
 Cette fortune abjecte où son fils est réduit.
 Peut-être en l'apprenant, devenu plus sensible...

F L E I N S, *l'interrompant.*

Mais s'il demeurroit inflexible,
 Que ne craindrois-je point, sachant qu'il est instruit?...
 Ah! cachons à ses yeux mon sort & mon asile...

Dans mon obscurité tranquille
 J'aurai pour seul témoin un frere généreux,
 Sa fidele amitié me rendra trop heureux;
 Je lui découvrirai mon ame toute entiere;
 Je le dois. Vous aimiez... mon frere! ô mon cher frere!

Vous aviez épanché votre amour dans mon sein.
Rien n'a pu m'arrêter; j'ai tout osé pour plaire,
Et j'ai séduit le cœur que vous cherchiez en vain;
Et loin de me haïr Quel excès de noblesse!
Vous avez pris pitié de ma rendre foiblesse;
En faveur de mes feux vous vous êtes vaincu,
Vous m'avez enhardi, protégé, secouru.
Aujourd'hui vous comblez notre reconnoissance,
Sans vous, sans vos bontés qu'allions nous devenir?
Votre délicatesse a su nous prévenir;
Vous avez craint pour nous l'opprobre & l'indigence,
Et vos dons généreux nous en ont préservés.

S A I N T - A L B A N S.

Mes dons!... vous m'étonnez, Sir-Jame; & vous savez
Que la dureté de mon pere
Ne m'a jamais laissé la liberté d'en faire.

F L E I N S

Quoi! ces billets qu'on a payés pour nous?

S A I N T - A L B A N S.

Je l'ignorois, & je l'apprends de vous.

F L E I N S.

Vous l'ignoriez?

S A I N T - A L B A N S.

Croyez-en ma surprise.

F L E I N S.

Vous l'ignoriez?

C ij

LE VINDICATIF,
SAINT-ALBANS.

Sans doute.

FLEINS.

Expliquez-moi pourquoi,
Comment, par qui ma dette m'est remise.

SAINT-ALBANS.

Vos questions me causent de l'effroi
Quel horrible soupçon vient s'emparer de moi ?
Mais Mifs vous aime ; & quand un téméraire
Oseroit

FLEINS, *l'interrompant.*

Ce soupçon m'éclaire.

SAINT-ALBANS.

Vous croyez

FLEINS, *l'interrompant.*

Je pénètre au fond de ce mystère.
On achète ma honte ; on m'arrache le cœur . . .
Ah ! confirme ou détruis mon trouble & ma terreur.
Ce Dély , dont chacun vante le caractère ,
Qui se pare à nos yeux d'une vertu sévère ,
Parles. Crois-tu ? fais-tu ?

SAINT-ALBANS.

Je ne fais rien, mon frere;
Calmez-vous ; rejetez un soupçon plein d'horreur.

FLEINS.

C'est lui. J'ai dû penser qu'il aspirait à plaire.

Mais quoi ! tant de raison , de sagesse & d'honneur !...
Ah ! je voudrois en vain douter de mon malheur.
On n'est point libéral sans espoir de salaire.
Un tel bienfait n'est rien qu'un bienfait mercenaire.
Mais j'apperçois ma femme ; elle vient sur nos pas ;
Mon frere , par pitié , ne m'abandonnez pas.

S C E N E I I.

FLEINS , SAINT-ALBANS , MISTRISS.

FLEINS , *se contenant.***M**ADAME , ces billets , les avez-vous encore ?MISTRISS , *avec tranquillité.*

Les voici . . . Mais pourquoi cet air sombre , agité ?
Quel chagrin si pressant vous trouble & vous dévore ?

FLEINS à SAINT-ALBANS , *lui mettant sous les
yeux les billets.*

Voyez ; voyez : Dieu ! quelle indignité !

MISTRISS , *avec douceur.*

Sir-James , répondez.

F L E I N S .

C'est à vous de répondre.

Un bienfait si nouveau suffit pour me confondre.

SAINT-ALBANS à FLEINS, *lui rendant les billets.*

Je l'avouerai, le fait est singulier.

(à MISTRISS).

Mais, malgré les soupçons, malgré les vraisemblances,

Vous pouvez vous justifier,

Et démentir les apparences.

MISTRISS, *avec noblesse.*

Moi ! me justifier !... je n'en ai pas besoin.

FLEINS.

J'exige cependant que vous preniez le soin

D'expliquer à l'instant cette énigme à mon frere.

MISTRISS à FLEINS.

Je le veux bien, Monsieur, & vais vous satisfaire.

(à SAINT-ALBANS).

Depuis un an que nous sommes époux,

(à part)

Sir-James, qui prétend m'estimer... Taifons-nous,

Et cachons, s'il se peut, son foible involontaire...

Saint-Albans, nous devions sept cents livres sterling.

En voilà cinq qu'on nous remet soudain ;

Vous avez dans les mains la dette & la quittance.

Et la seule Mistriss Valler...

SAINT-ALBANS.

Valler !

MISTRISS.

Oui ; qui demeure auprès de Westminster,

N'a pas renvoyé sa créance.

FLEINS, *avec vivacité.*

Mais ce détail ?...

MISTRISS, *l'interrompant.*

Permettez... j'avois cru
Qu'un frere seul auroit soulagé ma fortune...
Pardonnez mon erreur, hélas ! si c'en est une.

Et comment aurois-je prévu
Qu'un autre... mais je vous assure
Qu'il m'est du moins très inconnu.

FLEINS.

Cet inconnu, c'est Dély.

MISTRISS.

Je vous jure

Que je l'ignore.

SAINT-ALBANS à FLEINS.

Ainsi, qu'en pouvez-vous conclure ?

FLEINS.

Ce que j'en peux conclure ?... eh ! quoi ! suffira-t-il,
Pour ôter à mon cœur l'image du péril,
Qu'on ignore, ou peut-être...

MISTRISS.

Arrête.

Arrête... un mot de plus déchireroit mon cœur.

Si Milord est un séducteur,
Si son ame n'est point honnête,
On peut s'en fier à ma foi;
Mais, Sir-James, répondez-moi.

Auriez-vous bien cette fureur extrême ?
 Et pourriez-vous vous dégrader vous même ;
 En dégradant l'objet que vous aimez ?
 Craignez que des soupçons indignement formés . . .
 Vas ; ne crains rien : je t'aime , & ne puis m'en défendre.
 T'affliger , te punir , n'est pas en mon pouvoir.
 Mais , au nom d'un amour si tendre ,
 Dont je fais mon bonheur , ma gloire , mon devoir ;
 Mon ami , fuyons une ville
 Où les pièges trompeurs environnent nos pas ,
 Où les cœurs des humains ne se discernent pas.
 Renfermons-nous dans un asyle
 Où nous ne respirions que l'amour & la paix.
 Là , goûtant un bonheur tranquille ,
 Toujours près l'un de l'autre , & toujours satisfaits ;
 Nous aurons pour soutiens , dans notre vie obscure ,
 Ces mortels fortunés , amis de la nature ,
 Qui tiennent de sa main le calme & le repos ,
 Dont rien ne peut troubler l'ame innocente & pure ;
 Et qui vivent contents dans le sein des travaux
 Viens , allons .

FLEINS, *dans les bras de Saint-Albans.*

O mon frere!... ô bonté trop extrême...
 Je suis un monstre , un lâche , un furieux ;
 Je n'ose

MISTRISS, *l'interrompant , & avec bonté.*

Ah ! ne vas point t'avilir à tes yeux :
 On perd tout en cessant de s'estimer soi-même.

FLEINS.

F L E I N S.

Eh bien ! tu me vois à tes pieds.

M I S T R I S S, *le relevant.*

Sir-Jame embrasse moi ; je vois que ton cœur m'aime ;

Et tous tes torts sont oubliés

Vas chez nos créanciers ; & fais tout pour apprendre

De qui , pourquoi , comment ils ont été payés.

Éclaircis bien ce fait que je ne puis comprendre.

F L E I N S.

J'y vole mais pardonne un premier mouvement ;

De mes sens égarés délire impardonnable ,

Que je pleure à tes pieds, que tout mon cœur dément . . .

Oubliaras-tu jamais combien je fus coupable ?

M I S T R I S S.

Tu ne l'es plus ; ces pleurs qui coulent de tes yeux ;

Ces regrets si touchants ; ces remords vertueux ,

Me prouvent trop combien Sir-Jame est estimable.

S A I N T - A L B A N S.

à part.

haut.

Quel tableau pour mon cœur ! . . . mon frere, hâtez-vous ;

à part.

Nous, courons chez Dély porter les derniers coups.

S C E N E , I I I.

M I S T R I S S, *seule.*

QUE je le plains ! mais que je l'aime !

Sa sensibilité fait seule tous ses maux.

Qu'il fait plaisir & toucher ! . . . Songe à ce que tu vaux ;

Sir-James, descends en toi-même ,

D

Et tu perdras la défiance extrême,
Qui te fait craindre les rivaux....

Mais quoi ! Dély, ce mortel estimable !....

Non ; d'un si vil projet Dély n'est point coupable !...

Il n'est que des esprits frivoles & légers,

Qui pour de vains desirs, pour des goûts passagers,
Troublent le cours heureux d'un hymen doux, paisible ;

Égarent une femme aveugle & trop sensible ;

La seurent des plaisirs attachés au devoir,

Et la laissent bien-tôt en proie au désespoir....

Qui frappe ? On entre.

SCENE IV.

MISTRISS, un SERGENT.

LE SERGENT, *des papiers à la main.*

IL faut me suivre

Mistriss, ou dans l'instant acquiter ce billet.

C'est mon devoir : Voici votre décret.

MISTRISS ; *à part.*

Sir-James ! quel affront ! tu n'y pourras survivre !

(au Sergent).

Monfieur ; mon époux est absent.

Daignez l'attendre ; il revient à l'instant.

LE SERGENT.

Mistriss Valler n'a pas le temps d'attendre.

Mais Monfieur Fleins a-t-il deux cents piéces comptant ?

Non , fans doute ; ainfi donc , Mistriss.

MISTRISS.

Né puis-je prendre

Quelques arrangements, & n'ai-je qu'un moment ?
J'ai des effets que l'on peut vendre.

LE SERGENT.

Mistrifs, vous connoissez la loi.
Il faut payer, ou vous rendre chez moi.
Mistrifs Valler est d'une impatience !
En moins d'une heure elle a porté votre billet,
Sollicité le Juge, obtenu le décret.

MISTRIS.

Quoi ! je n'ai donc plus d'espérance !

S C E N E V.

Les Acteurs précédents. MILORD DELY,

MILORD.

MADAME !

MISTRIS, *à part, avec trouble.*

C'est Dély !

MILORD.

Que veut cet homme-là ?

LE SERGENT, (*à Milord*).

Tenez, Milord ; lisez le décret que voilà.

MILORD.

Un décret !...

MISTRIS, *vivement.*

Arrêtez.

Dij

LE VINDICATIF;

LE SERGENT.

Ce n'est que deux cents piéces;

MILORD, *lui donnant de l'argent à l'écart,*

Tiens mon ami, va payer, & nous laisses;

MISTRISS.

Non, Milord : cet excès de générosité

Vous donne droit sans doute à ma reconnoissance.

Mais vous ne vaincrez point ma juste fermeté.

La perte de la liberté

N'est point le mal le plus grand de la vie ! ...

Si j'acceptois vos dons, ils feroient mon malheur ;

Croyez-en la terreur dont mon ame est remplie ;

Chaque moment ajoute à ma vive douleur.

Je tombe à vos genoux ; c'est moi qui vous supplie.

(*au Sergent*).

Respectez mon refus Monsieur, conduisez-moi,

LE SERGENT, (*à Milord en s'en allant*).

Voilà tous les papiers.

SCENE VI.

DELY, MISTRISS.

DÉLY

QUEL est donc votre effroi ?

MISTRISS, *à part.*

Il part Ah ! malheureux Sir-Jame,

SCENE VII.

DELY, SAINT-ALBANS, MISTRISS.

MILORD.

SAIN T-ALBANS, rassurez Madame;

MISTRISS.

Cruel bienfait!

S A I N T - A L B A N S.

Q'est-ce donc? qu'avez-vous?

MILORD.

Madame, permettez... Saint-Albans, jugez-nous,

Par une poursuite imprévue

Devois-je souffrir qu'à ma vue

On arrêtât Mistriiss pour une dette?

S A I N T - A L B A N S.

Eh! quoi!

Milord a fait ce qu'on m'auroit vu faire,

Mistriiss; & Monsieur Fleins, j'en réponds sur ma foi;

Rendra grace à Milord d'un prêt si nécessaire.

M I S T R I S S.

Hélas!.... Souffrez, Messieurs, que j'aille le trouver;

Et qu'il sache de moi ce qui vient d'arriver.

SCENE VIII.

SAINT-ALBANS, MILORD DELY.

MILORD.

QUE sa délicatesse est noble & respectable!

SAINT-ALBANS.

Milord, tout excès est blâmable.

MILORD.

Non, un pareil excès ne peut être blâmé;
La vertu qui s'allarme en est plus estimable.
Mais, je ne fais; son trouble m'a frappé;
Fleins est jaloux, ou je suis bien trompé.

SAINT-ALBANS.

Jaloux!

MILORD.

Qu'en pareille occurrence
Une femme de qualité
Eût montré de la résistance;
J'en ferois peu surpris, grace à la vanité.
Mais que Mistriss, une ouvrière,
Pour qui la vanité n'est rien,
Se livre à la douleur, pleure, se désespère,
Quand la simple pitié veut lui faire du bien,
Quand on veut la soustraire à son sort qui l'accable;
Si son mari n'est point jaloux,
Mistriss Fleins m'est inconcevable.

S A I N T - A L B A N S.

Je suis loin de la soupçonner ;
Mais elle est jeune , intéressante , aimable ,
Et je crois presque deviner.
Quelqu'un dans le secret médite sa conquête.
D'autres billers payés . . .

M I L O R D , *l'interrompant.*

C'est moi . . .

S A I N T - A L B A N S.

Vous . . . Je m'arrête.

M I L O R D.

Leurs besoins m'étoient inconnus ;
Et je n'en dois qu'à vous l'heureuse découverte.
J'ai su , grace à vos soins , les sauver de leur perte.
Ils ignorent la main qui les a soutenus.

Sir Saint-Albans , ignorez-la vous même.

S A I N T - A L B A N S.

Votre bienfaisance est extrême ,
Milord ; & dans ce siècle on ne pensera point . . .

M I L O R D , *l'interrompant.*

Epargnez moi , de grace , sur ce point .
C'est une volupté bien douce & bien fondée ,
Que secourir un malheureux.
Si vous me soupçonnez d'avoir une autre idée ,
Cachez ce soupçon à mes yeux.
Aimer est un malheur ; mais séduire est un crime . . .
Je ne crois pas aimer ; du moins je fais très bien
Qu'un motif noble & légitime
M'intéresse à Mistriss , me console & m'anime ;
Que l'honneur seul est tout , & que l'amour n'est rien . . .

Et quand l'amour seroit le bien suprême !
 Quand j'aimerois ! . . . irois-je , à ma honte enflammé ,
 Par un si vil moyen , m'asservir ce que j'aime ?

Qu'en revient-il ? . . . Le mépris de soi-même ,
 Et celui de l'objet dont on se croit aimé.
 Mais , rendre au vrai mérite une main secourable ;
 Soutenir la vertu que le malheur accable ,
 Sans intérêt , sans but , sans motif personnel !
 Voilà le vrai plaisir , & le bonheur réel !
 Sans vous , Sir Saint-Albans , sans votre confiance ,
 Ces deux infortunés n'avoient point d'assistance :
 C'est vous qui les avez secourus par mes mains.

Continuez ; achevez votre ouvrage ;
 Ranimez leurs esprits ; relevez leur courage ;
 Sur-tout , rassurez-les , ami , sur mes desseins.

La triste & funeste aventure ,
 Dont vos yeux & les miens viennent d'être témoins ,
 Peut au cœur d'un jaloux porter une blessure.

SAINT-ALBANS.

Je fais quel droit vous avez à mes soins
 Et ce que je me dois en cette conjoncture.

SCENE IX.

MILORD *seul.*

ET nous , cachons à tous les yeux
 D'un cœur trop agité les troubles odieux.
 Honorons la vertu , respectons l'innocence ,
 Et rendons-leur hommage au moins par mon silence.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBANS, FLEINS.

FLEINS.

Où, ce dernier bienfait déceles premiers.
 Je le vois, je le sens, vous défiliez ma vue.
 Le défaveu constant de mes deux créanciers
 Tenoit ma raison suspendue :
 Mais ce cruel & fatal incident
 Doit éclairer mon fol aveuglement,
 Et fixer pour jamais mon ame irrésolue.
 Un fait explique l'autre ; & j'ignore comment
 J'ai pu sur ce sujet m'oublier un moment.

SAINT-ALBANS.

Qu'importe un vain projet ? .. Mistress est vertueuse.

FLEINS.

Rien ne peut égaler sa vertu généreuse.
 Mon frere, si vous aviez vu
 Combien son ame est innocente & pure ;
 De quel ton vrai, simple, ingénu
 Elle me confioit sa funeste aventure ! ...
 Non, je ne dois jamais la soupçonner.
 Mais, ce Milord, oser furtivement donner ? ...
 Dans l'ombre du secret préparer mon injure ?
 Puis-je jamais lui pardonner ?

E

Mon frere, écoutez-moi ; j'en ai trop dit peut-être ;
 Et peut-être Milord n'est-il que généreux.
 Le cœur peut se tromper, & Dély...

F L E I N S, *l'interrompant.*

N'est qu'un traître.

Je fais que voyant sous ses yeux
 Traîner une femme éperdue,
 Il a pu de son bien lui sauver la prison.
 Un bienfait si public éloigne tout soupçon ;
 Je l'ai dit à ma femme, & l'en ai convaincue...
 Mais sonder des secrets qu'on dérobe à sa vue !
 Aller à mon insu trouver mes créanciers,
 Leur payer mes billets de ses propres deniers,
 Exiger d'eux le plus profond silence...
 Jugez si ses bienfaits ne sont point une offense ;
 Jugez si j'ai le droit de le haïr !

S A I N T - A L B A N S.

Je ne prendrai point sa défense.
 Je suis pourtant forcé de convenir
 Que, voulant démêler le motif qui l'anime,
 Je n'ai rien vu de clair... de précis... rien enfin...

F L E I N S.

S'il étoit innocent, seriez-vous incertain ?
 Votre doute l'accuse, & constate son crime...
 C'en est fait ; je ne puis supporter mes ennuis.
 Je vais me déclarer ; il saura qui je suis.

Il apprendra, par la main de Sir-Jame ,
Le respect & l'honneur qui sont dûs à ma femme.

S A I N T - A L B A N S , *étonné.*

Quoi ! vous allez. . .

F L E I N S.

Je vais me découvrir,
Mon nom connu de lui doit étouffer sa flamme.
Et, s'il persiste à la nourrir ! . . .

S A I N T - A L B A N S.

Songez-vous au danger que vous allez courir ?
Craignez, en vous nommant d'en être la victime,
Votre hymen n'est pas légitime ,
Vous le savez ; la loi depuis deux ans
Brise les nœuds formés sans l'aveu des parents.
Ces nœuds contiendront-ils un amant téméraire ?
Vous allez vous nommer. . . mais que dira mon pere ?
Lui , qui met la foiblesse au nombre des forfaits !
Lui , chef de la justice , & juge très severe ,
Lorsque de votre hymen il verra ces effets ;
Lorsqu'il verra son nom flétri par la misere ,
Et son fils accusé d'un acte violent ,
Qui répugne à nos mœurs , & que la loi défend ?

F L E I N S.

Eh bien ! restons cachés dans une nuit obscure. . .
Mais , quoi ! Fleins ne peut-il prévenir son injure ?
Ne peut-il s'opposer à ce qu'un séducteur
Vienne obséder sa femme , & depraver son cœur ?

E ij

Ne peut-il d'un Milord éprouver le courage ?
 Que dis-je ? .. ô désespoir ! ô trahison ! ô rage !
 Ses dons me retiennent le bras.
 Je ne peux prévenir ni venger mon outrage.

S A I N T - A L B A N S.

Sir-James, le malheur environne vos pas.
 Vos soupçons vont s'étendre & flétrir votre épouse,
 Et, jusqu'où peut aller votre fureur jalouse ?
 Un caractère vif, bouillant, impétueux
 N'écoute rien, porte tout à l'extrême,
 Ravage tout dans son cours orageux,
 Et n'est que trop souvent victime de lui-même...
 Je pense comme vous ; je sens qu'il est affreux
 De devoir son bien être à l'homme qu'on déteste.
 Je veux vous délivrer de ce fardeau funeste.
 Je n'ai rien ; mais j'ai des amis ;
 Et dans ce jour tout vous sera remis.

F L E I N S.

Mon frere ! .. quel bonheur ! quelle joie imprévue !

S A I N T - A L B A N S.

Mais j'exige de vous une condition.

F L E I N S.

Croyez...

S A I N T - A L B A N S.

Promettez-moi de fuir l'occasion
 D'un entretien dont je craindrois l'issue ;
 Fuyez Milord, & redoutez sa vue.

F L E I N S.

Mais quoi ! s'il me prépare un affront solennel !
S'il persiste à nourrir un projet criminel...

S A I N T - A L B A N S.

Vous fautez tout. Nous nous trompons peut-être ;
Mais de vos mouvements vous n'êtes point le maître ;
Votre cœur trop ardent ne peut se contenir.
Il faut plus de sang froid pour observer un traître.

Parlez-moi juste : avant d'agir
Je veux savoir où vous en êtes.

Ces noirs soupçons, & ces fureurs secrètes,
Les avez-vous montrés aux yeux de Miss Vorthy ?
Sait-elle jusqu'où vont vos terreurs inquiètes ?
Sait-elle à quel excès vous haïssez Dély ?

F L E I N S.

Je l'ignorois moi-même. Hélas ! j'étois tranquille.
Quand vous êtes entré, bien moins époux qu'amants,
Nous étions tous les deux dans ces épanchements,
Où l'ame ouverte aux plus doux sentiments
Voit tout sous un aspect agréable & facile.

Ma main avoit séché ses pleurs,
Et dissipé ses naïves terreurs.

Je blâmois sa délicatesse.

Bien loin d'alarmer sa tendresse,

Moi-même je la rassurois.

J'étois plein de ma joie, & je la conjurois
De voir mon bienfaiteur, de le revoir sans cesse,

De lui rendre l'honneur que l'on doit aux bienfaits,
Je respectois Dély ; je vantois sa noblesse ;
De bonne foi je l'admirois.
Vos seuls discours ont détruit mon ivresse.

- S A I N T - A L B A N S .

Ah ! tant mieux ! puisque rien n'a pu les prévenir,
De leurs vrais sentiments on pourra s'éclaircir ,
Et souvent un rien nous éclaire.

F L E I N S .

Loin de me rassurer , vous me glacez d'effroi.
Je l'avouerai : ma femme à tel degré m'est chère !
Je vous détesterois , si vous n'étiez mon frère.
Pardonnez : je fais trop tout ce que je vous dois.
Vous êtes , vous serez mon ange tutélaire ;
Et vos yeux éclairés sur mes vrais intérêts
Détournerent de moi mille pièges secrets.
Je vous quitte , mon frère ; ayez soin de ma vie.
Mon honneur est le vôtre , & je vous le confie.
Sur tout ne cherchez point à flatter mon erreur.
J'ai besoin d'être sûr que ma femme est fidèle :
Et plutôt que nourrir dans le sein de l'horreur
Une incertitude cruelle ;
J'aîmeroîs mieux la voir , sans respect , sans pudeur ,
M'accabler de sa honte , & déchirer mon cœur.



S C E N E II.

SAINT-ALBANS *seul.*

Je le vois : ses fureurs combleront mon attente.
Je le tiens dans mes fers, & ma haine est contente.
Le perfide ! sa vaine & tardive amitié
Excite mon courroux, & non pas ma pitié.
Plus il ose m'aimer & me traiter en frère ;
Plus je sens contre lui redoubler ma colère.
Quel est de mon destin le fatal ascendant !
C'est moi, moi son rival qui suis son confident.
Je m'attache à ses pas... & pourquoi?... pour entendre
Les récits insultants de l'amour le plus tendre...
J'aime ; je suis forcé d'étouffer mon amour.
Je hais ; je suis forcé de contraindre ma haine...
Tous les tourments du cœur me mettent à la gêne ;
Chaque jour, chaque instant appesantit ma chaîne...
Puisque vers le bonheur il n'est plus de retour,
D'autres que moi feront malheureux à leur tour.

S C E N E III.

SAINT-ALBANS, MILORD DELY.

MILORD.

Eh bien ! Sir Saint-Albans !..
Que pense-t-il ? Quels sont ses secrets sentiments ?

SAINT-ALBANS.

Vous l'aviez pénétré ; j'ai honte de le dire ;
 Il est jaloux. L'affaire du décret
 De vos premiers bienfaits a trahi le secret.
 Il vous suppose enfin le projet de séduire.

MILORD.

Mais quoi ! n'avez-vous pas rassuré son esprit ?
 Vous savez mes motifs.

SAINT-ALBANS.

Et que n'ai-je point dit ?
 Mais comment éclairer la sombre jalousie ?
 Comment adoucir son tourment ?

MILORD.

Je dois seul dissiper ce triste aveuglement,
 Et calmer les soupçons dont son ame est faïüe.
 Je vais l'attendre.

SAINT-ALBANS.

Ah ! laissez-moi , Milord
 Ramener par degrés cet esprit difficile.
 Une explication me paroît inutile.
 Et qu'y gagnerez-vous ? Que de l'aigrir encor.

MILORD.

Quoi ! le ton de la confiance ,
 Un aveu simple & pur dicté par la candeur . .

SAINT-ALBANS, *l'interrompant.*

Aux regards d'un jaloux plein de sa défiance ,

Ne

Ne sont rien qu'un piège trompeur.
 Nous ne savons pas tout. Mistris Fleins en alarmes...
 J'ignore si j'ai lu dans le fonds de son cœur ;
 Mais j'ai vu de ses yeux échapper quelques larmes.

F L E I N S.

Vous penseriez...

S A I N T - A L B A N S.

Mistris fait cas de la vertu.
 Mais le cœur a des droits, le cœur veut être ému...
 Elle cache peut-être une peine secrète.

M I L O R D.

Ce que vous dites-là m'afflige & m'inquiète.
 Je suis bien loin de mériter,
 Bien loin même de souhaiter
 Ce qu'un autre voudroit acheter de sa vie...
 Aux regles du devoir mon ame est asservie :
 Mes principes sont surs.

S A I N T - A L B A N S.

Qui peut s'y refuser ?
 Les principes, Milord, sont un frein respectable ;
 Mais, quoi ! le ton reçu, les mœurs d'un siècle aimable,
 Nous offrent des plaisirs dont nous pouvons user.
 Et comment censurer une erreur agréable ?

M I L O R D.

Et comptez-vous pour rien l'exacte probité ?
 Le respect si sacré des nœuds du mariage ?
 L'ordre public ? Les loix de la société ?

S A I N T - A L B A N S.

Mon cœur a des desirs qu'il sent bien davantage.

F

J'aime , je suis aimé ; Milord , voilà mes droits ;
Ils sont indépendants des loix.

Si la société contredit la nature ,
A qui dois-je obéir ? .. Mais , Milord , je le veux ;
Réverons dans nos loix la raison la plus pure ,
Estimons leurs motifs , & respectons leurs nœuds.
Pourquoi voudriez-vous , à vous-même contraire ,
Et plus qu'elles enfin rigoureux & sévère ,
Etouffer vos desirs , tourmenter votre cœur ;
A vaincre votre amour , placer votre grandeur ?
Supposez un Anglois convaincu d'adultère ;
La honte & le supplice en font-ils le salaire ?
Dans l'esprit du public est-il déshonoré ?
Aimons donc , cher Milord , aimons à notre gré :
L'austérité n'est point notre partage ;
Laissons le vain scrupule ; & d'un œil rassuré
Choisissons des vertus qui soient à notre usage.

M I L O R D.

O mes concitoyens , qu'allez-vous devenir . . .
Si vous goûtez de semblables maximes ,
Vous voilà , grace au ciel , purgés de tous les crimes ;
Et vous n'avez plus à rougir !
Sir Saint-Albans , je suis capable de foiblesse ;
Mais je n'ai point la criminelle adresse ,
De cacher ma faute à mes yeux ,
Et de la revêtir d'un voile spécieux.
Qu'est-il besoin de vous répondre !
Jetez les yeux autour de vous ;
Tout dépose pour moi ; tout sert à vous confondre.
Voyez des femmes , des époux ,

Traînant avec horreur la chaîne qui les lie ,
Ufer dans les remords leur malheureuse vie :
Voyez l'honneur, la bonne foi ,
L'estime & l'amitié désertter les familles ;
Les meres devenir jalouses de leurs filles ;
Les peres détourner la vue avec effroi ,
Et dans leur doute affreux , repousser la nature . . .
Les devoirs méconnus , vengés avec usure ;
Nulle pudeur , nul frein ; des travers , des erreurs ;
Et le plaisir détruit , aussi bien que les mœurs.

Voilà le fruit de vos maximes !
Voilà comme enfantant des malheurs & les crimes ;
Vos principes ont tout perdu ! . . .
Qu'une femme sage & bien née ,
D'un nœud mal assorti , victime infortunée ;
Après avoir vainement combattu ,
Succombe à sa foiblesse , & manque à la vertu ;
Je la plains . . . Mais par ton , par goût , ou par système ;
Trahir tous ses devoirs , & se trahir soi-même . . .
Qu'un monde vain , frivole , ose s'en applaudir ;
Vous & moi , Saint-Albans , nous devons en rougir.

S A I N T - A L B A N S .

De tous vos sentiments j'admire la noblesse ;
Et je vous abandonne un monde corrupteur.
Mais , vous en convenez : sans blesser la sagesse ;
On peut plaindre un objet formé pour le bonheur ;
Qui , pressé sous le poids d'un injuste hyménée ,
Ne respire que la terreur ;

Et qui de ses devoirs , victime infortunée ,
N'a pas même le droit d'avouer son malheur . . .
On lutte , mais en vain , contre sa destinée ,
Et l'on finit toujours par en croire son cœur.

S C E N E I V.

MILORD DÉLY *seul.*

A I - J E bien compris sa pensée ? . . .
De quel étonnement je demeure frappé !
Non , non ; cela n'est point ; Saint-Albans s'est trompé.
Une femme honnête & sensée ,
Excuse les transports jaloux ,
Et souffre avec douceur les torts de son époux.
Mais moi ; moi , si j'osois descendre dans moi-même...
Pardon , Mistriss ; si mon respect suprême ,
D'un penchant criminel ne m'a point garanti ;
Aux troubles de mon cœur je n'ai point consenti.
Vous avez ignoré mon crime involontaire ;
J'ai su me réprimer , me punir & me taire . . .
Quel seroit donc , grand Dieu ! mon funeste dessein ,
Si ce fatal secret s'échappoit de mon sein !
Et comment supporter mes remords & ma honte ,
Si , vaincu par un feu que la vertu surmonte ,
J'osois . . . Fuyons . . . mais je la vois.
O vertu que j'implore ! ô vertu ! soutiens-moi.

SCENE V.

MILORD DELY , MISTRISS.

MISTRISS, *revenant de l'intérieur de la maison.*

MILORD, vous me voyez pénétrée & confuse ;
Je ne puis soutenir l'excès de vos bontés ;
Vos bienfaits . . .

MILORD, *l'interrompant.*

Pardonnez à mes témérités.
Votre infortune est mon excuse . . .
Calmez-vous ; ce n'est point un don :
C'est un prêt seulement que j'ai voulu vous faire.
Vous souffriez ; l'instant, l'occasion ,
Tout vous rendoit mon secours nécessaire :
J'ai pu vous être utile , & je suis trop heureux.

MISTRISS.

Je bénis votre caractère ,
Milord ; il est sensible , honnête & généreux.
L'honneur seul vous conduit ; il est votre salaire.
Vos bienfaits ne font point rougir ,
Et seul vous possédez l'art heureux de jouir.

MILORD, *troublé.*

Ah ! Mistriss.

LE VINDICATIF,
MISTRISS.

Non , Milord ; je dis ce que je pense.
La plus juste reconnoissance
Ne peut altérer ma candeur.
Si d'un côté l'on m'offroit l'opulence ,
Les titres éclatants , la suprême grandeur ;
Et de l'autre , cette ame pure ,
Dont les vertus honorent la nature.
Je laisserois le trône , & prendrois vos vertus.
Vous rougisiez , & vous semblez confus !
Pourquoi me faire cette injure ?
Ah ! laissez-moi du moins la gloire & le plaisir
D'admirer vos bontés , de leur rendre justice.
Oui ; me taire & vous obéir
Ce seroit pour mon cœur un trop grand sacrifice.
Goutez , Milord , goutez l'avantage flatteur
De mériter votre propre suffrage ;
Et que puisse du Ciel le regard protecteur

MILORD, *l'interrompant , & avec le plus grand
désordre.*

Madame , par pitié suspendez ce langage.
Je ne mérite pas vos vœux & votre hommage.
Je m'avilis moi-même à souffrir votre erreur ;
Je n'y puis résister ; la honte est dans mon cœur.
Haïssez , méprisez . . . mais j'atteste l'honneur ;
J'atteste en frémissant la vertu que j'outrage ;
J'ai fait pour me dompter d'inutiles efforts ;
Croyez-en mon respect , mon trouble & mes remords ;

N'écoutez point, Madame, un aveu qui vous blesse;
Détournez des regards si purs, si vertueux,
Du malheureux, qu'entraîne une fatale ivresse;
Et qui, malgré la voix du remords qui le presse,
Forme peut-être encor les plus coupables vœux.

M I S T R I S S.

Est-ce bien vous !... est ce à moi !... je m'étonne...
Milord, vous m'insultiez, & vous me l'apprenez.
Reprenez, reprenez vos dons empoisonnés;
Sortez, & que jamais ..

M I L O R D.

Le trouble m'environne.
Qu'ai-je dit !... qu'ai-je fait !... Madame, écoutez-moi.

M I S T R I S S.

Vous écouter ?... comment ? pourquoi ?
Oubliez-vous que je suis mariée ?
Que le nœud le plus saint m'a pour jamais liée ;
Que j'aime mon époux ; que mon cœur l'a choisi ;
Que je suis criminelle en vous souffrant ici ?
Malheureux séducteur ! homme faux & perfide !
Vous voilà confondu parmi ces vils humains,
Des malheurs de mon sexe artisans inhumains ;
Qui promenant leurs vœux que la vanité guide,
Sur les nœud de l'hymen répandent les dégouts,
Divisent les parents, séparent les époux ;
Et ne laissent par tout, fut leur affreux passage,
Que des infortunés, devenus leur ouvrage....
Mais non, Milord, & j'aime à mieux penser de vous.

Vous vaincrez votre amour : oui vous aurez la gloire
De remporter sur vous cette heureuse victoire.
Quel fruit recueille-t-on d'une si vaine erreur !
Où la vertu n'est point, est-il un vrai bonheur !...

O vous, dont toute l'Angleterre
Doit respecter un jour les mœurs, la probité ;
Vous, qui portez un nom cher à l'humanité,
Qui des infortunés devez être le pere,
Pourriez-vous renoncer au nom de Bienfaiteur,
Pour celui d'un esclave, & d'un vil corrupteur ?

MILORD.

Je ne tromperai point vos vœux & votre attente,
Madame, je révere un si juste courroux ;
J'admire une bonté si noble & si touchante.
Puisse mon repentir m'élever jusqu'à vous !
Et puisse-t-il, frappant votre cœur magnanime,
M'aider à recouvrer votre première estime !

MISTRESS.

Milord, plus vous me connoîtrez,
Plus vous regretterez de m'avoir affligée.
Laissez moi.

(Elle rentre dans l'intérieur de la maison).

SCENE VI.

MILORD DÉLY, *seul.*

Quoi ! c'est moi qui l'ai donc outragée !...
Quoi ! j'ai pu violer les droits les plus sacrés !
J'ai pu, dans les transports d'un aveugle délire....

SCENE

SCENE VII.

MILORD DELY, SIR SAINT-ALBANS.

Milord DÉLY.

O Saint-Albans !

SAINT-ALBANS.

Hâtez-vous de m'instruire :

Je suis épouvanté du trouble où je vous voi.

MILORD.

Je suis au désespoir.

SAINT-ALBANS.

Vous ! comment donc ? pourquoi ?

MILORD.

J'aimois ; vous l'avez dû juger par ma contrainte ;

Et je puis maintenant vous l'avouer sans crainte.

Ce malheureux amour alloit se consumer,

Mais un moment d'erreur a su le rallumer ;

J'ai fait l'aveu d'une coupable flamme.

Cet aveu déchire mon ame ;

Et je n'ai plus le droit de m'estimer.

SAINT-ALBANS.

Vous ? . . .

MILORD.

Avec quelle ardeur & quelle véhémence ;

Elle a de mes transports réprimé l'insolence !

G

Que son ressentiment lui donnoit de grandeur !
Quel mélange inoui de force & de douceur !...
Non, contre mes remords je n'ai point de courage ;
Et je ne peux jamais réparer mon outrage.

SAINT-ALBANS.

Jamais !... Pourquoi cet excès de douleur ?
Que votre vertu vous rassure,
Le remords efface l'injure.

Pour accorder avec votre devoir
L'amour dont un cœur noble avec raison s'offense ;
Il est un sûr moyen que je crois entrevoir...
Oui, Milord, reprenez le calme & l'assurance ;
J'ai partagé vos torts, je dois les réparer ;
Venez chez moi.

MILORD.

Comment !... quelle apparence ?

SAINT-ALBANS.

Je dois rompre enfin le silence :
Je vous dois une entière & pleine confiance.
Venez : sur votre sort je vais vous éclairer.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBANS, *seul.*

MES vœux sont satisfaits ; & je tiens ma vengeance ;
 J'ai recueilli le fruit de ma persévérance.
 Sir-James ne vient point ; qu'il me tarde à le voir !
 Le transport où je suis ne se peut concevoir.
 Lui , qui sans éprouver ma rage & ma contrainte ,
 Possédoit , aimoit à son gré ,
 Le bien qui m'appartient , le bien que j'adorai ,
 Le bien que m'a ravi sa trop coupable feinte !...
 Quel retour imprévu ! quel réveil plein d'horreur !
 Que son bonheur passé va croître son malheur !
 Il vient.

SCENE II.

SAINT-ALBANS, FLEINS.

FLEINS.

EH ! bien ! dissipez-vous ma crainte ?
 Des bienfaits de Milord n'ai-je plus à rougir ?
 Parlez : connoissez-vous ce qui le fait agir ?

G ij

Vous avez sagement évité leur présence,
Et j'ai mis à profit le temps de votre absence.
Mais, mon frere, écoutez : un esprit ferme & grand,
Regarde les revers d'un œil indifférent;
Le fort peut contre lui déployer sa furie;
Mais aucun de ses traits n'empoisonne sa vie.

FLEINS.

Vous me faites frémir.

SAINT-ALBANS.

Je fors d'avec Dély,
Je vous plains.

FLEINS.

Terminez ma vive inquiétude,
Je ne puis demeurer dans cette incertitude.

SAINT-ALBANS.

J'ai tout osé, j'ai fait tout près de lui;
Sa prudence a long-temps éludé mon adresse;
Mais enfin j'ai surpris l'aveu de sa tendresse;
Il l'aime, elle le fait... il vouloit à l'instant,
Lui faire parvenir un billet important.

FLEINS.

O trahison !... Mais quoi ! ne pouviez-vous, mon frere,
Respectant mon repos, & l'honneur de Mistriss,
Soustraire à ses regards un écrit téméraire ?

SAINT-ALBANS.

Le voici... mais je crains,

FLEINS, *avec une persuasion affectée.*

Rassurez vos esprits,

Ma femme est vertueuse, un perfide adulateur
N'en a pu recevoir que haine & que mépris ;
Cette lettre en fera la preuve la plus claire ;
Donnez.

SAINT-ALBANS, *lui donnant la lettre.*

Vous m'y forcez.

FLEINS, *lit.*

» Mon amour va satisfaire enfin votre vertu ; je
» vous offre ma main, daignez l'accepter, & rendre
» heureux le plus passionné des hommes. Votre ma-
» riage est nul par la loi. Votre époux a abusé de
» votre inexpérience, vous a dévouée à l'infortune,
» & comble vos malheurs par une jalousie offen-
» sante. Ces liens... *que vous haïssez !* seront
» brisés. On me promet l'aveu de vos parents. Je ne
» paroîtrai plus chez vous Je passe le reste de l'a-
» près-midi au Café de Wil, où je vais attendre avec
» impatience votre réponse.

DÉLY. »

Je reste anéanti.

Ai-je bien lu ? . . . Mes yeux . . . ô cruelle Vorthy !

SAINT-ALBANS.

Vous en croyez trop tôt l'effroi qui vous accable,
Et peut-être Vorthy n'est-elle point coupable.
Milord est amoureux. Un cœur préoccupé
Par ses propres desirs est aisément trompé :

On est foible, on s'aveugle, on croit ce qu'on espere;

F L E I N S.

Oui, vous avez raison : embrassez moi, mon frere ;

Oui, chassons loin de nous une vaine terreur ;

Eloignons de mon cœur cette image cruelle.

Et que me fait à moi ce billet plein d'horreur?...

Ah ! j'en crois ses vertus, sa bonté, sa candeur.

Vorthy ne m'est point infidelle.

Voudroit elle aujourd'hui détruire mon bonheur,

Elle qui, jusqu'ici sensible à mon ardeur,

A tout sacrifié, rang, dignité, fortune,

D'un pere qu'elle aimoit, encouru la rigueur,

Subi, sans murmurer, la misere importune !

Ah ! mes soupçons me font horreur.

Plutôt périr cent fois que de lui faire injure !

Ce feroit outrager la vertu la plus pure.

S A I N T - A L B A N S.

J'aime ce mouvement de générosité.

Il est noble, il est juste ; il vous rend estimable.

Et de quoi n'est on pas capable

A l'âge de Milord, à cet âge emporté ? . . .

Les besoins de Mistriss, & son obscurité,

Ont enhardi, sans doute, un espoir trop coupable.

Quant au sens du billet . . .

F L E I N S.

Eh ! bien !

S A I N T - A L B A N S.

La vanité

Aura trompé Dély . . . Sa lettre nous annonce
Qu'il connoît vos transports jaloux,
Qu'il fait que Mifs se plaint de vous :
Cela peut vous troubler ; mais voici ma réponse.
Oui : Mifs, qui lui suppose un grand fonds de vertu ,
A pu, sur des secrets d'une telle importance ,
S'épancher avec confiance :
Lui, dont le cœur est prévenu ,
Et qui ne cherche enfin qu'à s'aveugler lui même . . .

F L E I N S.

Mais cette confiance extrême
De la part d'une femme, & sur de tels objets
N'annonce-t-elle pas des sentiments secrets ? . . .

Mon cœur frémit à cette idée.

Ces liens que vous haïssez ,

Lui dit-il , vont être brisés.

Ah ! ma terreur est trop fondée.

Ce Dély connoît tout ; il connoît mes malheurs ,
Mon hymen , mon état , mes secretes douleurs :
Leur accord est certain , ma perte est décidée.
Ils font d'intelligence à se tromper tous deux . . .
Je le vois, la vertu n'est qu'un pur artifice ;
La candeur n'est qu'un piège adroit & dangereux.
Mais, que dis je ? est ce à moi d'invoquer la justice ?
Esclave d'un penchant qui m'imposoit la loi ,
Trop foible contre un cœur qui se donnoit à moi ,
J'ai trompé votre amour & votre confiance ;
Vous êtes bien vengé !

S A I N T - A L B A N S.

Méprisez une offense

Qui va vous rendre à nous , & vous rendre à l'honneur.
Venez aux pieds d'un pere abjurer votre erreur.

FLEINS.

J'étois jaloux ? . . . Avois-je tort de l'être ? . . .
Hélas ! je pressentois mes horribles destins.
Mais du moins j'étois vrai , même dans mes chagrins ,
Et j'étois tel au fond qu'on me voyoit paroître.
Je n'avois point cet art coupable & suborneur
De feindre la pitié , la bonté , la candeur ;
D'affecter sans pudeur les plus nobles tendresses ,
D'enchaîner à mes pieds , par mes fausses caresses ,
L'objet infortuné que je voulois trahir.

Parjure , tu peux me haïr ;
Tu peux briser les nœuds où j'attachois ma vie ;
Tu peux d'un autre hymen mendier la faveur ;
Jamais l'injuste amant dont tu cherches le cœur
N'aura ni mon amour , ni mon idolâtrie ! . . .

SAINT-ALBANS.

Sir-Jame , soyez juste , & jugez-vous ! . . . Enfin
Vous n'avez ni grandeur ni fortune en partage.
Votre pere , irrité d'un hymen clandestin ,
Vous exclut de son héritage.
Milord est riche ; il est titré :
Peut il n'être pas préféré ? . . .
Votre malheur vous sert , & vous réconcilie ;
Rompez avec dédain la chaîne qui vous lie :
Oubliez une ingrate , & son perfide amant.
Venez , ne tardez plus.

FLEINS

F L E I N S.

Moi ! que je les oublie ! ...

Ainsi donc , achevant leur noire perfidie ,
Ils feroient à ma vue heureux impunément !
J'ouvrirois le champ libre à mon ignominie ,
Et de leur vil hymen je serois l'instrument ! ...
Ce cœur n'a pas encore perdu le sentiment.
L'ingrate me rendra compte de mon injure ,
Et ne goûtera pas le fruit de son parjure.

S A I N T - A L B A N S.

Gardez-vous d'écouter ce juste mouvement ;
Dans votre cœur blessé je vois ce qui se passe ...
Un duel en ces lieux est un assassinat ;
L'agresseur est puni , quel que soit son état ;
Et la loi n'admet point de grâce.

F L E I N S.

Que m'importent à moi des jours déshonorés ! ...
Vengeons-nous & mourons ... Mais que dis-je ! ô
mon frere ,
Mon frere , pardonnez à mes sens égarés !
Sais-je ce que je veux ? suis-je encore à moi-même ?
Que n'ai-je comme vous , cette force suprême ,
De dompter la nature , & de regner sur moi ? ...
Mais votre exemple enfin va devenir ma loi.
C'en est fait , je le veux ; oui , j'aurai le courage
D'oublier mon amour , ensemble & mon outrage.

H

Mais mon frere , pardon , vous me voyez distrait.
L'attention fatigue un esprit inquiet.

Et j'ai besoin de solitude.

SAINT-ALBANS.

J'en espere un heureux effet ,
Et vous quitte sans crainte & sans inquiétude ...
Que le calme du cœur soit votre unique étude ;
Je vais presser l'emprunt dont vous avez besoin.

FLEINS.

Pardon , mon frere.

SAINT-ALBANS.

Épargnez-vous ce soin.

SCENE III.

FLEINS, *seul.*

Me voici seul , & Dély n'est pas loin.
Tu ne jouiras pas , perfide ,
De mon opprobre , & de mon désespoir ;
C'est le devoir , c'est l'honneur qui me guide ;
Punissons , punissons un attentat si noir ;
Courons ; & que le traître expire ;
Que son indigne amante ...
*(Il entend du bruit ; s'interrompt ; met dans sa poche
la lettre , s'il ne la pas déjà serrée ; Miltrifs revient
de l'intérieur de la maison sur la scene)*

SCENE IV.

FLEINS, MISTRISS.

MISTRISS.

Ah ! mon ami, c'est toi !

Eh ! quoi ! tu n'as rien à me dire ?

Mais, quel est donc l'état où je te voi ?

Si j'en crois tes regards, ton maintien, ton visage...

FLEINS.

L'extérieur abuse & trompe trop souvent,

Et du cœur des humains n'est qu'une fausse image.

MISTRISS.

Quel est ce langage étonnant ?

Écoutez.... Non ; écoute, & rassure mon ame :

N'es-tu plus mon ami, mon époux, mon aimant ?

Vorthy n'est-elle plus ta maîtresse & ta femme ?

Au nom du tendre sentiment

Qui me tient lieu de tout, & qui châtre ma vie,

Dissipe ce noir mouvement.

Seroit-ce de la jalousie ?

Parle... Est-il des chagrins qu'il me faille cacher ?

Si du moindre soupçon ton ame étoit saisie,

(Montrant son cœur).

Tu le fais bien : c'est là que tu dois t'épancher.

Hij

FLEINS.

Je n'en ai plus.

MISTRISS.

Eh bien ! si tu me rends justice ;
 Si tu n'as plus sur moi de doute injurieux ,
 Pourquoi cacher ton cœur & ta peine à mes yeux ?
 Quoi ! regretterois-tu le tendre sacrifice ,
 L'abandon généreux de ton rang , de ton bien ?
 Es-tu las d'un état si différent du tien ?...

Mon pere m'aime , il finira nos peines.
 De la persévérance , & nous serons heureux.

FLEINS.

Heureux ! ... Ah ! Dieu ! ...

MISTRISS.

Pourquoi ce désespoir affreux ?
 Un seul instant peut terminer les haines.
 Un pas de Milord Saint-Albans
 Lui rendra pour jamais l'amitié de mon pere.
 Mon cher ami , j'espere en votre frere.
 Il peut nous appuyer... Il peut, en attendant ;
 Rendre à Dély...

*(Fleins lui lance un regard qui l'interrompt ; il va ouvrir
 une armoire).*

MISTRIS, à part.

La terreur m'a frappée !

(Allant après Fleins.)

Cher époux...

FLEINS; *sans l'écouter, & mettant une épée.*

C'en est fait!

MISTRISS.

Pourquoi prendre une épée?

FLEINS, *concentré.*

Je ne fais... Mais, Mistrißs, cessez de vous troubler:
Un cœur si vrai, si pur, a-t-il lieu de trembler?
Je connois votre amour & sa persévérance.
Et ma main va remplir votre juste espérance.

SCENE V.

MISTRISS *seule, & revenant peu à peu à elle-même.*

JE n'en puis plus : mon sang s'est arrêté...
Un froid mortel a passé dans mon ame.

(Elle s'affied.)

Dieu!... Mon Dieu!.. Quel est donc ce maintien affecté?

Quel accueil ! Quel regard ! Comme il parle à sa femme!..

Au seul nom de Dély, j'ai vu son front pâlir.

(Elle veut se lever.)

A-t-il appris ? .. Va-t-il ? ... Grand Dieu ! suspends
leur rage.

Et qu'avant de frapper ils puissent s'éclaircir...

(Elle retombe.)

Ma faute est mon hymen : le ciel veut m'en punir.

Sans cet hymen ! .. Que dis-je ? Ah ! Sir-James ,
pardonne :

Malgré le désespoir où mon cœur s'abandonne ,

Je bénis le moment où j'ai pu m'enflammer ;

Je t'aime , & je me sens heureuse de t'aimer.

Mon ame pour jamais à la tienne est unie.

Si je te perds , hélas ! je renonce à la vie.

SCENE VI.

FLEINS, MISTRISS.

FLEINS.

MADAME, c'en est fait : il faut nous séparer.

MISTRISS.

Nous séparer !

FLEINS.

Je viens vous délivrer ,

Et je brise les nœuds d'un indigne hymenée.

Prenez le soin de votre destinée.

Votre amant ne vit plus.

MISTRESS, *avec effroi.*

Mon amant, dites-vous?

FLEINS.

Oui, ton amant, perfide; il est sur la poussière;
Je l'ai vu tomber sous mes coups.

MISTRESS, *en larmes.*

Ainsi votre main meurtrière
A versé le sang innocent!

Ainsi vous m'accusez!...

FLEINS.

Pleure, pleure, cruelle;
Je jouis des douleurs que ton ame ressent....

Oui, j'ai puni ton ardeur criminelle;
J'ai vengé l'hymen par le sang.

Vas, tu peux à ton gré disposer de ta vie:
Je te méprise trop pour t'arracher le jour;
Vis dans l'opprobre & dans l'ignominie;
Vis, & pleure à jamais ta honte & ton amour.

MISTRESS.

Malheureuse!..

FLEINS.

Oui, tu l'es. Connois ta perfidie.
Tu n'avois d'autre appui, d'autre soutien que moi.
Un divorce éclattant me sépare de toi.

On te verra délaissée, avilie

Sous le fardeau de l'infamie

Païsser un front humilié,
 Sans pouvoir obtenir un regard de pitié.
 Adieu.

MISTRISS.

Vous me quittez ; Sir-James ;
 Vous me quittez... On doit plaindre mon sort ,
 Et l'arrêt de ma honte est celui de ma mort.
 Mais , qu'ai-je fait ? Quel crime a commis votre
 femme ?
 Quels sont donc les témoins dont l'honneur , dont
 la foi ,
 Balacent dans ton cœur ce que j'ai fait pour toi ?
 Ah ! connois-moi. Tu viens m'annoncer mon supplice ;
 Ta bouche vient m'apprendre un meurtre injurieux ;
 Malgré ta cruauté , malgré ton injustice ,
 Je t'aime encore , ingrat , & plus que je ne veux.

FLEINS.

Parjure ! c'est ainsi qu'affectant l'innocence ,
 Dans tes liens trompeurs tu me sus arrêter.
 Mais les temps sont passés ; tu combles ton offense ,
 Et ta fausse vertu ne fait que m'irriter.
 Cet indigne Milord , ce perfide adultere ,
 Avoit appris de toi l'art de se contrefaire ;
 Il savoit , comme toi , se rendre intéressant ;
 Il étoit généreux , humain , compatissant...
 Je n'ai rien écouté de ses discours frivoles ;
 Et sans perdre le temps en de vaines paroles ,
 Meurs ,

Meurs, ai-je dit.

M I S T R I S S.

Vous me glacez d'effroi...

Ah ! si jamais tu fus sensible !

Au nom de ce moment terrible ,

Au nom d'un pere , hélas ! que j'ai quitté pour toi ;

Au nom de mon trépas... Sir-Jame , écoutez-moi.

F L E I N S.

Ingrate ! .. jusques-là je veux bien me contraindre !

De tes séductions mon cœur n'a rien à craindre.

M I S T R I S S , *à ses genoux.*

Ah ! ce n'est pas pour moi , Sir-James ; c'est pour vous
Que votre épouse en pleurs embrasse vos genoux.

Si Milord a perdu la vie ,

Peut-être vivrez-vous à l'abri du remords.

Mais s'il n'est point dans le séjour des morts ;

Si votre cruauté ne s'est point assouvie ;

S'il est mourant ; s'il parle avant que d'expirer ;

Que de regrets affreux viendront vous déchirer !

Vos jours seront livrés au reproche , à la plainte ;

Du désespoir vengeur vous sentirez l'atteinte ;

Vous pleurerez un cœur sensible & généreux ,

Dont l'unique desir fut de vous rendre heureux ;

Qui plaça dans vous seul ses vœux , son espérance ,

Et qui reçut de vous la mort pour récompense.

I

(Avec attendrissement.)

Dieu ! Grand Dieu ! .. Mais, Madame , envain vous
m'abusez.

Le crime est évident. Levez-vous , & lisez.

(Il lui donne la lettre.)

Tu détournes les yeux... Lis ma honte & ta perte;

Lis... De ton vil amour Sir-Jame est-il instruit ? ..

Tu vois de ton forfait la trame découverte.

Tu vas en recueillir le fruit.

MISTRISS, *lui rendant la lettre avec tranquillité.*

Et voilà donc sur quoi je me vois condamnée.

Quoi ! sur la foi d'un billet imposteur

Tu veux rompre notre hymenée !

Et moi , victime infortunée ,

A l'opprobre , aux regrets , au malheur destinée...

As-tu pu , jusques-là méconnoître mon cœur ? ..

J'ai méprisé pour toi les droits de la nature.

Je ne te parle point d'une vaine grandeur :

Qu'étoit-ce pour mon cœur qu'un pareil sacrifice ?

Mais, mon pere... Mon pere , il faisoit mon bonheur.

En le quittant pour toi , je faisois son suplice !

Je l'ai fait. J'ai commis cette horrible injustice.

Tu veux m'abandonner : je le veux ; j'y consens :

Tu déchires mon cœur ; j'en mourrai , je le sens...

Mais j'aime mieux mourir , même au sein de la
honte ;

J'aime mieux la mort la plus prompte ,
Que de te voir toujours incertain sur ma foi.
Je t'aime, je t'adore, & je renonce à toi.

FLEINS.

Arrêtez, & craignez la douleur qui m'égare.
L'amour m'a-t-il rendu criminel & barbare ?
Non, vous ne suivrez point cet horrible dessein.

MISTRISS.

Non, laisse-moi : je veux t'arracher ta victime.
Eh ! je te coûterois peut-être un nouveau crime.

FLEINS.

Arrêtez, arrêtez.

SCENE VII.

FLEINS, MISTRISS, TEMOINS;
ARCHERS.

UN TÉMOIN.

SAISISSEZ l'assassin.

(*A Fleins qui se débat.*)

Marchez : il faut vous y résoudre :
Marchez, & suivez-nous chez Milord Saint-Albans.

FLEINS, *entraîné.*

Chez Milord Saint-Albans ! . . O ciel ! lance ta foudre ;
Couvre-moi par pitié de tes feux dévorants ;
Frappe, ô ciel ! Frappe, & me réduis en poudre.

I ij

SCENE VIII.

MISTRISS, *seule.*

O désespoir!.. Mais, non ; tentons tous les
moyens,
Et conservons ses jours d'où dépendent les miens.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

(Le théâtre représente la salle d'audience de Milord Saint-Albans , Chef de Justice. On y voit des sièges; une table pour écrire les dépositions).

S C E N E P R E M I E R E.

MILORD, SAINT-ALBANS, VILSON.

VILSON.

MILORD : on vient de traîner en ces lieux
Un triste & malheureux coupable;
Rien ne peut exprimer son état déplorable;
Il se dérobe à tous les yeux,
Et de ses vêtements se couvre le visage.
Tantôt il se répand en cris injurieux;
Les sanglots quelquefois succèdent à sa rage.
Moi, dit-il, moi, chez Milord Saint-Alban !
Ah ! que l'enfer m'engloutisse à l'instant ...
Votre nom seul le remplit d'épouvante,
Et plus que son forfait, l'agite & le tourmente.
Il paroît renfermer de douloureux secrets
Qu'il voudroit découvrir, & qu'il cache avec peine.
Il supplie enfin qu'on le mene

LE VINDICATIF;

Chez le premier Juge de paix.
On se refuse à sa demande,
Et l'on veut qu'il paroisse à votre Tribunal;
Et moi, dans ce trouble fatal
Je suis venu . . .

MILORD.

La loi veut que je les entende :
De quoi l'accuse-t-on ? Et quel est son délit ?

VILSON.

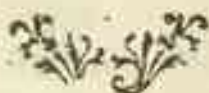
Un meurtre. À l'instant même , à quelques pas d'ici ,
Va , dans un transport de rage & de colere ,
Assassiné Milord Dély.

MILORD.

Dély , grand Dieu ! Dély !... quelle main sanguinaire
A pu s'armer contre ses jours ?
Malheureux que je suis !... & quel coup pour un pere...
Contre son désespoir quel sera mon recours ? ...
Faites entrer ce misérable . . .

SIR-JAMES, *derriere la scene.*

Où me conduisez-vous ?



SCENE II.

MILORD ST ALBANS, SIR JAMES
(*couvrant son visage de ses mains*). DEUX TÉMOINS.

MILORD.

APPROCHE, malheureux!

Je n'ajouterai point à l'effroi qui t'accable ;
Calme tes sens, reviens de ce trouble honteux ;
La loi ne cherche point à trouver de coupable.
Mais pourquoi , si tu crains en effet les remords ,
Si la honte t'inspire un effroi légitime,
Pourquoi t'abandonner au crime !...
Quel est ton rang , ton nom , & le sang dont tu fors !...
Tu ne me réponds point ? Tu frémis de m'entendre ?
Parles , je suis ton Juge.

JAMES.

Où me cacher ?

MILORD.

Réponds.

Quel es-tu ?

JAMES.

Moi ! grand Dieu !... que voulez-vous apprendre ?

MILORD.

Qu'entends-je ! quelle voix ! quels horribles soupçons !...